ANTONELLA LATTANZI

UNE SOMBRE AFFAIRE

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARGUERITE POZZOLI



ACTES SUD

"Lettres italiennes"
série dirigée par Marguerite Pozzoli

Titre original :
Una storia nera
© Mondadori Libri S.p.A., Milan, 2017
Publié avec l'accord de MalaTesta Lit. Ag., Milan,
en lien avec son agent, membre de L'Autre agence, Paris

Photographie de couverture : © Kourtney Roy

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12206-5

ANTONELLA LATTANZI

Une sombre affaire

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

Dans la clarté de l'après-midi, le lac était sans nuances, sans ramifications vers la campagne et les arbres ; enfermé entre ses rives. Et sa couleur ne brillait pas, ne se répandait pas alentour. À ce moment-là, je me trouvais déjà à la hauteur du potager de ma maison, là où la montée prend fin et où il reste vingt mètres de terrain plat pour atteindre la porte. À ce moment-là, j'ai compris que personne ne pouvait me venir en aide.

Paolo Volponi, *Memoriale.*

1

Après

Elle prit son téléphone portable. “Allô Manuel, dit-elle. Manuel, allô, c’est moi. J’ai peur, Manuel.

— Pourquoi ? demanda Manuel d’une voix qui lui fit de la peine : avant de la rencontrer, Manuel n’avait jamais eu une voix comme celle-là.

— J’ai peur, Manuel, il y a quelqu’un, répéta-t-elle, collée au téléphone. Je t’en prie, j’ai trop peur.

— Calme-toi, dis-moi où tu es.

— Sur le palier. – Silence. – Qu’est-ce que je dois faire ? Je t’en prie Manuel, souffla-t-elle, dis-moi ce que je dois faire.

— Et Mara, demanda Manuel, et il soupira, où est Mara ?

— Ici avec moi, chuchota-t-elle en haletant dans le téléphone. Manuel ?

— Oui.

— J’ai peur, Manuel.

— Quittez les lieux tout de suite… prenez un taxi, on se voit au bar près du Castel Sant’Angelo, tu vois où c’est ? dit Manuel.

Ils arrivèrent au bar en même temps, elle descendit du taxi, les jambes lourdes, en nage, serrant son sac à main, Mara, sa fille, endormie dans ses bras. Il gara sa moto. Désormais il faisait nuit, les voitures filaient, rapides, longeant le Tibre, on voyait la masse du Castel Sant'Angelo illuminé mais c'était la nuit, on était en août, il faisait trop chaud, on pouvait à peine respirer et il y avait un air de défaite. "Qui ça pouvait être ?", elle ne lui laissa même pas le temps d'enlever son casque et se jeta sur lui, lâcha son sac et l'obligea à l'enlacer, referma les bras de Manuel autour de son corps, autour d'elle qui tenait Mara dans ses bras. Puis elle se détacha de lui et lui serra si fort le poignet que Manuel n'arrivait pas à enlever la jugulaire de son casque. "Attends", dit-il. Elle poursuivit : "Qu'est-ce que je dois faire Manuel ?" Alors elle lâcha prise.

Manuel parvint enfin à défaire son casque qu'il enferma dans le coffre de rangement ; sous le casque, la chaleur lui avait collé les cheveux sur le front, les tempes, la nuque. Il s'épongea, ramassa le sac tombé par terre et le glissa sous son bras, puis il prit l'enfant et la serra contre lui, vu comme ça il était bizarre, un homme en chemise foncée et en pantalon bleu marine avec une petite fille endormie, la tête sur son épaule, et un sac de femme qui se balançait contre sa jambe. Il posa son bras libre autour des épaules de la femme, l'accompagna jusqu'au bar ouvert toute la nuit, le col de sa chemise le serrait trop, on étouffait, il lui ouvrit la porte et la fit entrer. "Viens mon trésor, on parlera à l'intérieur, allez, entre", dit-il, tout en regardant derrière lui. Ils s'assirent à une table, Manuel posa le sac sur la surface métallique qui réfractait les

lumières au néon du bar, puis il installa délicatement la petite fille sur un banc à côté d'eux, le plus confortablement possible. Il prit ensuite les mains de Carla et la regarda. "Je suis vraiment navré, dit-il à voix haute, mais à mon avis c'est à cause de Vito, ou plutôt ce n'est pas mon avis, c'est sûrement à cause de lui."

C'était toujours à cause de lui, dans tous les domaines, depuis que Carla avait dix ans, maintenant elle en avait trente-huit et depuis des années elle avait l'impression d'en avoir soixante-dix, et elle soupira. Ils restèrent assis à la table du bar devant le quai du Tibre, on était en août 2012, un août dans la norme, chaud, disaient les journaux télévisés (non, il était hors norme, disait Carla, on n'avait jamais vu une chaleur pareille, de quoi devenir fou), ils étaient à l'intérieur du bar et tout en parlant ils regardaient de temps à autre à travers la baie vitrée, des regards furtifs et continuels, cette nuit-là il y avait une étrange poussière dans Rome, comme celle qu'apporte le sirocco, elle montait au-dessus du quai et tourbillonnait à chaque voiture qui passait, elle était claire, illuminée par les réverbères contre le noir de la nuit, les bus la déplaçaient, épaisse et sableuse, puis la fendaient et passaient au travers, les voitures y disparaissaient puis réapparaissaient, les scooters la prenaient de plein fouet, elle devenait beige sable à chaque passage. Il faisait trop chaud et c'était la nuit mais de temps à autre passaient des voitures, des bus, des scooters, des gens. Et pourtant, par chance, derrière la baie vitrée, devant le bar et même dans les environs, du moins pour ce qu'ils pouvaient voir de là, tous les

deux, du moins jusqu'à ce moment-là, par chance, on ne voyait personne posté là, à l'extérieur.

"Et le problème n'est pas seulement Vito, je suis désolé de te le dire", fit Manuel ; la sonnerie du téléphone éclata dans sa poche, son cœur aussi éclata, il prit l'appareil. Carla le regardait, elle était grise, il regarda le téléphone. "Sois tranquille, ce n'est rien, il regarda le barman à la dérobée, une brûlure en relief lui barrait la joue, Manuel rangea le téléphone. Le problème n'est pas seulement Vito, reprit-il, mais aussi sa famille, et pas seulement sa famille, mais aussi les amis de son père." Carla leva les mains en signe de reddition, puis les serra autour de la tasse de camomille qu'il lui avait commandée malgré la chaleur. La camomille fumait et la vapeur montait, longue et claire. "Mais puisque son père, le Général, dit-elle, ne quitte plus son lit depuis cinq ans. Je t'en prie, Manuel, toi aussi, ce n'est pas possible. – Mais qu'est-ce que tu racontes, Carla, qu'il quitte son lit ou qu'il ne le quitte pas, ça n'a rien à voir." Dans son sommeil, Mara soupira. Carla aussi jeta un coup d'œil en direction du barman, et quand celui-ci se tourna pour la regarder, elle regarda ailleurs aussitôt. "Ce sont des gens dangereux, louches, reprit Manuel, c'est toi qui me l'as dit, ils ne comprennent que la violence. Pour ces gens-là, que leur père soit debout ou sous terre, ils s'en foutent. Ils restent des amis tant qu'ils ne deviennent pas des ennemis." Carla écoutait, et pourtant, à voir sa tête, on aurait dit qu'elle entendait ces choses pour la première fois. "Mais c'est impossible, protesta-t-elle, depuis des semaines, Vito se conduit bien, on l'a dit plus d'une

fois, non ? il a arrêté, c'est fini. Écoute-moi, Manuel, il y a autre chose, il y a un problème." Manuel se passa une main sur le visage, ses yeux étaient tout petits et au-dessous il y avait deux poches, gonflées comme si elles contenaient de l'eau. "Mais Carla, mon trésor, c'est toi qui me l'as dit, s'excusa-t-il en secouant la tête. Vito, sa famille, l'armada de ses amis. Avec eux, on n'en a jamais fini."

Et combien de fois Vito le lui avait-il dit : Je te le jure, Carla, je te tuerai, je t'égorgerai comme un cochon, et je tuerai aussi nos enfants.

2

Avant

Le 6 août 2012, Maria Addolorata surnommée Mara, la benjamine de Carla, fêtait ses trois ans. Deux années auparavant, le divorce obtenu, Carla avait loué pour elle-même et pour Mara un appartement via Prenestina, le plus loin possible de celui où ils avaient vécu tous ensemble jusque-là. C'était un vieux terrain conçu pour les employés des chemins de fer et désormais laissé à l'abandon, avec des immeubles bas, une cour intérieure, des entrées sur plusieurs rues. Nicola, le fils aîné, vingt et un ans, et sa sœur Rosa, dix-neuf, avaient loué deux chambres dans un appartement pour étudiants, à deux pâtés de maisons de celui de leur mère. Le jeune homme était aide-cuisinier dans un restaurant de la piazza Navona, sa sœur, serveuse au même endroit. Ils n'auraient pas pu vivre tous les quatre dans le petit deux-pièces de la via Prenestina ; par ailleurs, Nicola rêvait de faire venir sa petite amie et Rosa était excitée à l'idée d'être indépendante. Mara, Nicola, Rosa : tous étaient les enfants de Vito Semeraro.

Ce 6 août était une journée trop chaude, pleine d'un soleil ingrat, c'était le matin, tôt, et Rosa et

Nicola prirent le tram n° 5. Ils étaient de service et, en plus de leur travail, ils faisaient parfois le ménage dans le restaurant qui les employait. Alors qu'ils montaient dans le tram, Nicola remarqua une Audi garée au pied de l'autopont de la via Prenestina ; l'appartement de Carla se trouvait justement au croisement, on aurait dit la voiture de leur père.

Nicola se tourna vers sa sœur, "C'est lui ? demanda-t-il, mais elle avait son casque audio sur les oreilles et il la secoua : "Dis donc, Ro', c'est lui ? Elle enleva son casque avec un sourire. Rosa avait toujours ce sourire sur le visage, une sorte de coup de pinceau rudimentaire comme les clowns, on ne savait pas s'il était authentique ; elle regarda dans la direction que lui indiquait Nicola en plissant les paupières.

Lorsqu'elle avait peur, elle devenait laide. Très laide. Mais de la voiture sortit un homme de petite taille, presque un nain, il se gratta la cuisse en se penchant de manière peu naturelle et s'éloigna en boitant vers le quartier Pigneto ; la voiture, à l'intérieur de laquelle se trouvait une femme très bien habillée – ils purent enfin la voir –, démarra et disparut. Rosa serra la barre du tram avec un soupir de soulagement. "Mais puisque l'autre jour il nous a dit qu'il partait, comment veux-tu que ce soit lui ? Il est à Massafra*, dit-elle. Tu te rappelles ? Toi aussi, Nico, tu imagines toujours des catastrophes. – Mais il doit rentrer aujourd'hui, répondit Nicola. Ça aurait pu être lui." Et il lui tourna le dos. Le tram partit en cahotant et en rebondissant sur les rails, ça

* Petite ville des Pouilles, dans la province de Tarente. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

sentait la transpiration et il faisait chaud, les visages des gens étaient moites et les sièges rouges collaient.

Tous les deux étaient allés déjeuner chez leur père l'avant-veille. Pendant qu'ils mangeaient, Vito avait demandé à Rosa Tu me passes un petit pain, s'il te plaît ? elle le lui avait passé mais elle s'était souvenue qu'une fois, pour un petit pain du même genre (Vito avait regardé le sac en papier, Pourquoi tu as changé de magasin ? avait-il dit à Carla. Hein ? Parle, espèce de crétine, qui te l'a vendu, tu es allée faire l'andouille avec quelqu'un, hein ?), son père avait perdu patience avec sa mère, il l'avait soulevée comme si elle avait été un démon et lui un exorciste, et l'avait projetée contre le mur. Puis il s'était tourné vers ses enfants et les avait regardés avec un amour et une miséricorde infinis. Parce que c'était toujours comme ça : leur père n'avait jamais vraiment tort, on avait toujours l'impression que tout ce qu'il faisait – que ce soit à l'égard de ses enfants, qu'il n'avait jamais frappés ne fût-ce que du bout du doigt, ou des coups qu'il donnait à Carla, aussi loin que remontaient les souvenirs de Rosa et de Nicola –, on avait l'impression que tout ce que faisait Vito n'était dicté que par l'amour.

C'était le début de l'après-midi lorsqu'elle l'appela, il était en voiture, il rentrait de Massafra, la petite ville d'où il était originaire, comme tous les siens. Après le divorce, elle ne lui avait plus jamais téléphoné. Il vit le nom de son ex-femme resplendir sur l'écran du portable et ses mains tremblèrent, il lui arrivait souvent de voir Carla nimbée de lumière ou d'un halo foncé. "Je t'ai appelée tout à l'heure pour faire mes vœux à Mara, pourquoi tu as raccroché ?

dit-il, mâchoires crispées, ses dents frottant les unes contre les autres.

— Tu es libre ce soir ? demanda-t-elle d'une voix dure qui semblait ne pas être la sienne. Ta fille veut que tu sois présent à sa fête."

D'une voix presque brisée, Vito répondit seulement :

"Oui.

— On se voit chez mon frère, chez moi c'est inondé, la chaudière est en panne. – Un sifflement haineux à la place de sa voix.

— Tu as besoin d'un coup de main ? demanda-t-il. Si tu veux, je passe voir pour la réparer.

— Peut-être après le dîner, merci – la voix de Carla s'adoucit malgré elle. Au revoir, Vito.

— À bientôt", et Vito appuya sur l'accélérateur.

La mère ferma la porte de l'appartement derrière elle, le bracelet que Manuel lui avait offert faillit se coincer dans le montant. Tenant sa fille sur un bras, elle prit les sacs dans lesquels elle avait mis tout ce qui était nécessaire pour la petite fête et le dîner en l'honneur de Mara. Mère et fille entrèrent ensemble dans l'ascenseur, la mère posa les sacs et la petite fille, celle-ci se hissa sur la pointe des pieds, essayant de grimper dans les bras de sa mère, qui appuya sur le 5. Ce matin-là, elle avait réveillé l'enfant avec un paquet cadeau, à l'intérieur il y avait un puzzle en mousse constitué de grandes pièces, un de ces puzzles que l'on peut monter en les posant par terre, bon anniversaire mon amour, et Mara se réveillait tout doucement, le visage pétri de sommeil, les yeux mi-clos, son petit pyjama rose des Winx, la chaleur du sommeil des enfants et aussi l'odeur

des enfants. Carla avait toujours envié ses enfants quand ils étaient petits, quelqu'un s'occupe de toi, te dit ce qu'il faut faire, organise tes journées, prend soin de toi, et elle avait envié ces flambées de joie absolue, sans la peur ni même la connaissance du futur, durant certains après-midis où l'on n'a pas de devoirs à faire ou certains dimanches effrénés au jardin public : chaque fois, chaque jour, l'odeur de sa fille lui rappelait que l'on pouvait être serein, ignorer l'accablement, profite de cette période de ta vie, aurait-elle voulu lui dire, mais comme on le sait, il est impossible d'expliquer aux enfants la chance qu'ils ont d'être des enfants.

Je jure que je te tuerai, Carla, je t'égorgerai comme un cochon et je tuerai aussi nos enfants – combien de fois Carla avait-elle entendu son mari dire ça. Je jure que je te tuerai si je te vois sourire au buraliste qui te vend les tickets de métro. Je jure que je te tuerai si tu mets une robe ou une jupe pour sortir. Je jure que je te tuerai si tu as une amie – avec le temps, les choses avaient empiré –, si tu vois ton frère, si tu parles avec tes parents. Peu avant le divorce – c'était l'été, Rosa était à Massafra, elle devait passer deux mois dans sa famille paternelle, Nicola faisait du camping avec sa petite amie, puis il rejoindrait sa sœur –, la nuit, Vito enfermait Carla à clé dans la chambre à coucher. Et le matin, avant d'aller travailler, il la bouclait dans une partie de la maison : il ne lui laissait que la salle de bains et la cuisine, car Mara venait de naître et pouvait avoir besoin de quelque chose. Mais s'il y a une urgence avec la petite, suppliait-elle, si elle est malade ? Qu'est-ce que je fais ? Je t'en prie, Vito. C'est moi qui reviendrai toutes les deux heures, ne t'inquiète

pas. Toi, en dehors de moi, tu n'as besoin de personne. Il la privait même de téléphone.

Carla protestait encore un peu mais ensuite, comme si c'était elle le bébé de quelques mois qu'elle tenait dans ses bras, elle se calmait tout doucement. Elle avait très sommeil. Entre deux tétées, elle dormait avec sa fille et se réveillait soudain, bondissant sur ses pieds, encore ensommeillée, lorsqu'elle entendait tourner la clé dans la serrure.

Elle allait au-devant de Vito, telle une chienne qui remue la queue, sincèrement heureuse qu'il y ait de nouveau quelqu'un pour la protéger et que ce ne soit pas seulement elle qui doive s'occuper de Mara, qu'il y ait quelqu'un qui pensait à elle et à Mara. Car lorsqu'il n'y avait pas cette espèce de diable qui se glissait dans le corps de son mari, Vito redevenait pour elle le garçon dont elle était tombée amoureuse quand elle était petite. Il faisait encore battre son cœur.

Je te tuerai comme un cochon, et je tuerai aussi nos enfants, mais heureusement, les enfants, il ne les avait jamais touchés, et Vito était pourtant un gaillard de deux mètres avec des bras comme ça, des jambes comme ça, jusqu'au jour où, rentrant à la maison toutes les deux heures comme d'habitude, il avait trouvé Carla nue dans la baignoire et Mara en train de pleurer ; il était convaincu que quelque part, un autre homme était caché et il avait poussé Carla nue, tête en bas, au bord de la fenêtre. La voisine du dessous avait appelé la police. Cela faisait des années que les forces de l'ordre débarquaient chez eux régulièrement. Mais après, il n'y avait jamais de raisons suffisantes pour intervenir. Tu dois prendre soin de tes enfants, lui avait-il dit

en la lâchant, et il était redevenu lui-même, l'avait embrassée, couverte avec un drap. Je t'ai apporté des fleurs, pardon. On se revoit dans deux heures, et il était retourné au travail.

Mère et fille arrivèrent au cinquième étage, la petite encore accrochée aux mollets de sa mère, "Allez, sors", mais Mara ne voulait pas marcher, elle essayait de grimper sur Carla, lui barrait l'entrée et se mit à geindre, aux étages inférieurs quelqu'un tapa trois fois, avec force, sur la porte de l'ascenseur, "Ascenseur !" hurla une voix. Carla poussa un juron. Elle prit Mara dans ses bras, puis saisit les sacs, "Ascenseur !" hurla-t-on de nouveau, elle chercha les clés dans ses poches avec des mouvements désordonnés et ouvrit enfin.

L'appartement de son frère Franco était aussi petit que le sien ; il n'était que deux étages au-dessus, mais c'était le logement d'un célibataire et il paraissait beaucoup plus grand et plus beau. Et il était aussi plus lumineux, peut-être à cause de ces deux étages qui l'exposaient mieux, ou pas, mais chaque fois que Carla entrait là – et elle y entrait souvent pour arroser les plantes, vérifier que tout était en ordre, faire un peu de ménage –, chaque fois qu'elle entrait là, elle avait l'impression de se trouver dans une étendue ensoleillée. Franco était toujours absent.

En ce moment il se trouvait au Viêtnam, il travaillait comme cameraman pour une documentariste romaine qui avait vécu dix ans seule dans un village du Mexique, il était souvent en déplacement pour suivre cette femme qui poursuivait ses projets à travers le monde.

En réalité, Carla non plus n'aurait pas voulu être une femme au foyer, puis une couturière. Lorsqu'elle était petite, elle dessinait bien, plus grande elle voulait être peintre, ses parents étaient journalistes, ils étaient morts quelques années auparavant, qu'est-ce qui avait bien pu se passer pour qu'ils l'autorisent à épouser Vito, pourquoi ne l'avaient-ils pas arrachée aux griffes de ce monstre ? Quand elle était petite, les monstres n'existaient pas et n'auraient jamais pu exister. Très petite, on peut le dire, avant la fameuse fête de fin d'année au cours de laquelle, par un mystérieux concours de circonstances, Vito et elle s'étaient rencontrés. Elle avait dix ans, lui quinze, allez savoir pourquoi des amis d'amis avaient invité dans leur villa de Terracina sa famille à elle et celle de Vito, à l'époque, la mère et le père de Vito ne bougeaient pas de Massafra "même en cas de bombardements", allez savoir pourquoi, cette fois-là, ils avaient entrepris le voyage, cette fois, justement, les Romano aussi étaient présents et il n'y avait pas d'autres enfants, rien que Carla et Vito, était-ce un tour du destin, du *fatum*, se demandait Carla en posant les sacs sur la table et en commençant à tout déballer alors que Mara n'arrêtait pas de geindre, "Qu'est-ce qui te prend, Mara ?", était-ce l'influence des astres et des lignes de la main, des tarots et du pendule et de la table pour communiquer avec les morts, était-ce le Christ ou son équivalent, si seulement on avait pu prévoir l'avenir. Qu'aurions-nous fait ?

Elle sortit le grand puzzle en mousse, il avait tellement plu à Mara, il représentait les chiffres et les lettres : du coup, la petite fille se calma et, silencieuse et concentrée, elle s'assit par terre et se mit à jouer.

Peu après, la chaleur monta des fourneaux, dehors il faisait un peu plus frais, Carla ouvrit toutes les fenêtres et un courant d'air se répandit dans la maison, ébouriffa les cheveux très blonds de Mara, l'enfant leva la tête au-dessus du puzzle, écarquilla ses yeux bleu clair comme ceux de sa mère, un bleu de glace, et elle ouvrit toute grande la bouche dans un élan de bonheur et tenta de saisir le vent entre ses dents comme un chien et elle poussa aussi un petit grognement de chien. Carla veilla à ce que la sauce *all'amatriciana* – tomates et poitrine salée – ne réduise pas trop, elle baissa la flamme, on sentait la bonne odeur du poulet rôti avec des pommes de terre et des épices, elle se pencha, ouvrit la porte du four, vérifia le degré de cuisson, dehors la lumière avait encore baissé et était plus dense, elle referma le four, s'essuya les mains dans un torchon, en attendant que la nourriture soit prête elle rejoignit sa fille aux yeux de glace stupéfaits et écarquillés, s'assit à côté d'elle et elles se mirent à jouer ensemble. "Je t'aime beaucoup, Mara, tu le sais ? – Moi aussi maman, répondit l'enfant sans détourner la tête du numéro 3 qui souriait, jaune sur fond rose. – Beaucoup beaucoup Mara. Et toi ? Tu m'aimes aussi, toi ?" Mara dit "Vi" en continuant à jouer. "Oui, mais tu m'aimes comment ?" Mara dit "Tiens" et lui tendit un D couleur brique. Carla le prit, posa une main sur sa bouche, regarda le puzzle et réfléchit, se demandant où le poser.

À la fin, Vito avait dû accepter la sentence de divorce, c'était la loi, mais il s'était défendu bec et ongles et, apparemment, avec une sincérité désarmante. Il est jaloux de tout, même de mes pensées,

avait dit Carla, Ce n'est pas vrai, monsieur le juge, avait-il répliqué en souriant, sûr de lui, je ne pense pas que la jalousie puisse se mesurer avec un mètre, la jalousie a des nuances de gris. C'est pourquoi je dirais que, dans l'absolu, je ne suis pas quelqu'un de jaloux. Me définir comme un jaloux ne correspondrait pas à la vérité. Et donc, vous n'étiez pas excessivement jaloux ? avait demandé le juge. La réponse est non. J'ai toujours été un excellent mari, c'est ma femme qui exagère, les femmes exagèrent toujours, et nous on est là pour les faire raisonner. À partir de ce moment, Vito avait attendu que la justice l'oublie. Pourtant, divorce ou pas, il n'avait jamais cessé de venir la voir. Il y avait des jours, parfois plusieurs d'affilée, où il semblait s'être calmé, où la haine dont il était constitué semblait l'avoir aspiré, où il semblait, enfin, ne plus exister. Carla commençait alors, en une sorte de dégel, à sortir de chez elle avec un peu moins de circonspection, à répondre au téléphone avec moins d'angoisse et même à se promener. Parfois avec Manuel, d'autres fois avec Manuel et Mara. Lorsqu'elle survenait, la fureur de Vito était aussi incontrôlable qu'un phénomène naturel. Après les jours de silence, il revenait toujours. Ma femme est à moi jusqu'à ce que la mort nous sépare, pour Vito, le mot divorce n'existait pas. Laisse passer un peu de temps, lui disait sa sœur Mimma de Massafra, tu verras, tu la récupéreras. Puis, en avril, Manuel Bocci avait fait son apparition.

Pour ce que Vito avait réussi à apprendre – à sa demande, ses amis de Massafra avaient mené leur enquête, et c'étaient des amis qui savaient leur affaire – jusque-là, Manuel et Carla ne se

connaissaient absolument pas. Elle et lui se croisaient souvent, par hasard, il était psychologue et son cabinet se trouvait près de l'appartement de Carla, c'était un psychologue peu connu mais estimé, engagé dans le social, il travaillait aussi dans un centre de consultation, un peu à l'extérieur de la ville. Carla passait beaucoup de temps à la maison. Le matin, elle laissait Mara à l'école maternelle et allait travailler comme couturière à temps partiel dans un magasin chinois de piazza Vittorio, les clients étaient ahuris de voir une Italienne au milieu de tous ces Orientaux, cachée par les volutes de fumée du fer à repasser ou penchée sur la machine à coudre pour refaire un ourlet. Vers deux heures et demie de l'après-midi, elle prenait le tram et courait comme une folle jusqu'au Pigneto récupérer sa fille à l'école maternelle de piazza dei Condottieri, elle mettait trois quarts d'heure si tout allait bien, toujours hantée par la terreur d'arriver en retard. Carla possédait une vieille voiture, une Micra plutôt mal en point, un cadeau de son amie Anna, à l'époque où elle avait encore quelques rares amies. Je dois l'amener à la casse, prends-la, elle pourra toujours vous servir, à toi et aux enfants, avait dit Anna. Mais lorsqu'il l'avait appris, Vito s'était mis dans une colère noire, Où tu veux aller avec la voiture, hein ? avait-il sifflé en la regardant. C'était seulement en signe de rébellion que, peu après avoir quitté la maison de son mari, de son ex-mari, Carla était partie avec la voiture, via Prenestina. Le véhicule n'était pas assuré, elle n'avait pas l'argent nécessaire, ni pour l'essence ni pour l'entretien, personne n'avait roulé avec depuis une éternité. Nicola ne possédait qu'un permis scooter

et Rosa aucun. Carla n'avait jamais conduit, elle avait obtenu son permis sans savoir comment, à un peu moins de trente ans et après un long combat contre son mari ; pendant une période qui avait été très belle, Vito l'avait même aidée à préparer l'examen en conduite accompagnée, mais ensuite, une fois qu'elle avait obtenu son permis, elle ne s'en était jamais servi. La Micra gisait là, au pied de l'immeuble, inutile, comme toutes les bonnes intentions de Carla et de Vito.

Carla allait prendre sa fille à l'école maternelle, faisait ses courses avec elle puis elles rentraient à la maison. Carla et Mara restaient seules, comme toujours, Carla acceptait aussi des travaux à domicile, des femmes du Pigneto venaient faire retoucher des robes, élargir des jupes, coudre des rideaux. Mara était extrêmement taciturne, elle ne dérangeait jamais, jouait seule, parfois pendant des heures. Un jour, une dame chic qui habitait une villa du Pigneto, une immense maison avec jardin, avait proposé à Mara : Tu veux venir chez moi jouer avec ma fille ? Elle a le même âge que toi, vous vous amuserez. Mara avait levé des yeux rayonnants de joie, Carla ne les avait même pas levés, elle avait enfilé le fil dans l'aiguille pour bâtir la veste de Halloween de la dame, la dame se déguisait en prisonnier, et elle avait simplement dit : Non.

Quand Nicola et Rosa ne travaillaient pas et n'étaient pas pris, ils dînaient chez leur mère. Ils étaient toujours restés proches tous les quatre, Nicola avait la conviction que s'il était là, il n'arriverait rien à sa mère. Habituellement, ils partaient après le dîner, Vous êtes jeunes, disait-elle, vous travaillez beaucoup, allez vous amuser (mais moi aussi, au

fond, je suis jeune, je n'ai même pas quarante ans, je pourrais sortir moi aussi, m'amuser moi aussi). Vers neuf heures, Carla couchait la petite, et lorsqu'elle dormait, Carla se sentait coupable d'être enfin en vie, elle aurait voulu avoir encore une amie – Anna lui manquait beaucoup –, boire du vin, parler des hommes, de tout. Mais elle ne faisait rien de tout cela, de temps à autre elle regardait les films que lui passait Nicola, la plupart du temps elle s'endormait comme des années auparavant, avec la petite, elle se blottissait contre elle comme si Mara pouvait la protéger, parfois elle se demandait qui me protège, à présent ? et Vito lui manquait, elle ne pensait qu'au Vito gentil, elle était à deux doigts de l'appeler mais après elle se disait : non. Il lui arrivait, rarement, de sortir, de prendre l'air pendant une heure, pas plus, quand Nicola ou Rosa emmenaient Mara avec eux.

Elle avait fait la connaissance de Manuel après l'avoir vu plusieurs fois, le matin lorsqu'elle accompagnait Mara à l'école maternelle ou lorsqu'elle allait faire les courses, ou l'après-midi lorsqu'elle sortait pour des achats au marché de la zone piétonnière. Un soir où elle n'en pouvait plus, où elle devenait folle à rester à la maison encore une nuit, seule, elle était sortie en douce pendant que Mara dormait ; si quelqu'un – Vito, Nicola, Rosa – avait su qu'elle avait laissé Mara sans surveillance, qu'est-ce qu'ils ne lui auraient pas dit, elle aurait eu de gros ennuis. Elle était allée boire un verre de vin dans un bar non loin de là et s'était sentie encore plus seule – et elle s'était vue à travers les yeux de son mari, son ex-mari, espèce de pute, de traînée –, ce soir-là elle avait fait la connaissance de Manuel, elle était un peu éméchée.

Peu de jours après, ils avaient commencé à se dire bonjour puis à échanger quelques mots et sans qu'elle sache comment, à un moment donné, Manuel s'était retrouvé sur le petit canapé du deux-pièces de Carla, à regarder des films avec elle. Ils s'étaient embrassés. Ils avaient fait l'amour. Je ne te mérite pas, disait Carla – elle le regardait et il était si rassurant, sans rien de perturbant –, mais Carla ne savait pas qu'elle était aussi très belle, si menue, tendre, sans défense, c'était l'impression qu'elle donnait dès qu'on la regardait.

Je ne peux me fier qu'à toi, lui disait-elle. Manuel avait quarante ans, c'était un bel homme et lorsqu'il était là, les femmes devenaient toutes un peu bizarres. Carla était terrifiée à l'idée qu'il l'abandonne et justement, la veille de ce 6 août, elle l'avait vu se promener avec une femme piazza Venezia. Ils n'étaient pas serrés l'un contre l'autre ni main dans la main, ils ne riaient pas de manière complice et ne s'effleuraient même pas, mais cette jalousie qui était tel un os qui, brusquement, sort d'un genou, d'un coude, d'une hanche, pour se ficher dans une partie du corps où elle ne devrait pas se trouver – un œil, la gorge, l'estomac –, la jalousie typique de Vito, que Carla connaissait si bien, s'était emparée d'elle et elle pensait, avec cet os si bien fiché dans sa gorge par exemple, qu'en fin de compte, elle et son mari – son ex-mari – étaient pareils, quelque chose d'inné les unissait, si ce n'était pas l'amour c'était la rage.

L'interphone sonna alors que le dîner n'était pas encore prêt. Carla était en train de piquer le poulet avec une fourchette, le bouillon pour le dîner

de Mara était sur le feu, les courgettes *alla poverella* – avec de la menthe et du vinaigre, une recette des Pouilles – grésillaient dans la poêle. C'était Vito, au son de sa voix, Carla sursauta.

"Je t'attendais pour sept heures, dit-elle en lui ouvrant la porte.

— J'étais impatient de te voir – il posa la bouteille de mousseux et un gros sac par terre et lui prit les mains. De vous voir."

Un amour comme celui-ci peut-il jamais mourir ? se demanda Carla, même s'il est terrible, même s'il est si triste, et elle l'invita à s'asseoir.

Il portait une chemise gris clair, légère, bien coupée, enfilée dans un pantalon gris foncé, des chaussures marron qui brillaient, une cravate un peu lâche, des lunettes de soleil même si c'était le soir, les cheveux coiffés en arrière avec du gel, la barbe rasée de près mais que l'on devinait bien fournie, et comme toujours, il était très grand. Carla retourna à ses courgettes, il les regarda mais fit comme si de rien n'était pour ne pas tout gâcher, il se souvenait du jour où elle les lui avait fait goûter pour la première fois mais désormais tout était si confus, il vit Mara qui le regardait, un peu intimidée, assise devant le grand puzzle. "Tu as vu, Mara ? Papa est arrivé !" Carla accompagna le père qui s'accroupit près de la petite fille, le cœur battant, et celle-ci le regarda. "Mara, dis bonjour à papa, tu es contente qu'il soit venu pour ton anniversaire ? Fais-lui une bise !", et la petite fille sourit, l'embrassa, et son père la serra dans ses bras. "Tu es contente que je sois venu ?" Mara regarda sa mère, "Vi", dit-elle, et elle lui rendit son câlin. "Apprends à papa comment on joue au puzzle", l'encouragea sa mère. Vito s'assit par terre à côté de l'enfant.

Carla se remit à ses casseroles, dos tourné, à présent elle ajoutait un peu d'eau à la sauce tomate et éteignait le four, prenait une grosse paire de ciseaux et s'apprêtait à découper le poulet. Son ex-mari la regarda, "Un dîner polyglotte, dit-elle.

— J'ai vu, un peu de Pouilles, un peu de Rome, fit-il, maintenant il était à côté d'elle, tenant dans ses bras Mara qui, désormais détendue, lui donnait de petits baisers, « Papa, susurrait-elle, papa papa papa ». Tu ne veux pas que je t'aide, Ca'?

— Joue avec ta fille.

— Mais il y a combien d'invités ? – Vito regarda les chips et les olives et les cacahuètes dans les paquets encore fermés, les fourneaux chargés de casseroles et une mèche de cheveux très blonds de sa femme, de son ex-femme, s'échappa de la queue de cheval très blonde qui pendait sur sa nuque. Il prit la bouteille de mousseux que, dans sa hâte, il avait laissée dans l'entrée, la mit au frais, cacha le cadeau destiné à Mara sur une étagère haute de la cuisine, comme ils le faisaient toujours avec Nicola et Rosa quand ils étaient petits, quand ils vivaient encore tous les trois ensemble.

— Il n'y a que nous."

De dehors on vit, pendant quelque temps, la lumière allumée dans la maison d'oncle Franco et deux silhouettes qui, proches l'une de l'autre, se passaient la nappe, les assiettes et les couverts, les casseroles, se parlaient, se versaient à boire. Et il y avait aussi une silhouette plus menue, plus petite, de temps à autre la silhouette plus grande et robuste se penchait vers elle et la prenait dans ses bras, d'autres fois elle disparaissait au ras du sol, on comprenait

qu'ils étaient en train de jouer. À présent, la lune était un quartier barré, en son milieu, par un voile de brume de chaleur.

Nicola et Rosa arrivèrent ensemble, ils firent irruption dans l'appartement, le trouvèrent calme et tiède, la brise ébouriffait encore les cheveux de Mara, la journée avait été très chaude. "C'est l'été le plus chaud que j'aie jamais connu, n'est-ce pas, m'man ? dit Rosa. Le plus chaud depuis toujours." Carla l'embrassa. Mais l'appartement d'oncle Franco avait toujours eu une température et une lumière parfaites, été comme hiver, alors que dans celui de Carla tu pouvais te liquéfier ou grelotter. Les deux jeunes gens firent irruption et le remplirent de voix, ils trouvèrent Carla, Vito et la petite Mara tellement paisibles qu'ils en furent effrayés. Mara était née moins d'un an avant le divorce. Alors que Nicola et Rosa savaient tout, avaient tout vu.

Ils apportaient un vélo à roulettes pour Mara. Nicola la prit dans ses bras, "Vas-y, monte", Rosa posa ses menottes sur le guidon et fit marcher le vélo, "N'abîmez pas le carrelage d'oncle Franco", dit la mère, "Allons, soyez sages", dit la mère, ou le père.

"Comment ça se fait que tu aies invité papa à la fête ?" demanda Nicola à Carla, à voix basse, lorsqu'ils furent seuls. Ils fumaient, le corps tendu vers l'extérieur de la fenêtre, la chaleur était une main puissante qui te poussait tête en bas, de plus en plus bas, Vito avait arrêté de fumer et de boire, il avait arrêté et il voulait que tout le monde l'imite, très vite. Mais désormais, c'était elle qui faisait la loi. "Et pourquoi ça ne se passe pas chez toi mais ici, chez oncle Franco, hein m'man ? M'man ?" dit

Nicola, vu qu'elle fumait et ne disait rien ; Nicola et Rosa connaissaient par cœur toutes les règles pour éviter que leur père ne perde patience car il suffisait parfois d'un mot, d'un simple geste. Mais ce soir-là, Carla avait vraiment un visage serein, cette mère-là, les deux aînés avaient appris à l'interpréter tels des augures. "On est mieux ici, non ? On respire, dit-elle en regardant au loin, on est plus à l'aise", elle lui sourit, lui fit une caresse. Elle jeta sa cigarette. "Et puis tu sais, Mara y tenait tellement. Elle s'est réveillée en réclamant son père. Elle le voit si peu… On est bien, ce soir, tu ne trouves pas ?" et elle lui sourit encore. Et Nicola ne posa pas d'autre question parce que ce soir tout était naturel, et il se dit que même si la source de la peur se trouvait, à ce moment-là, dans cette maison, les angoisses de Carla étaient circonscrites dans un autre lieu, dans son propre appartement.

En avril, Vito était devenu fou furieux. Manuel était convaincu qu'à n'importe quel moment, non seulement il se défoulerait sur sa femme, mais il lui ferait du mal à lui aussi. Vito débarquait sans crier gare, il arrivait toujours à savoir où était Carla et ce qu'elle projetait de faire, y compris quand elle-même ne le savait pas. S'il la surprenait seule dans la rue, c'étaient d'abord des cris puis des menaces et souvent des coups, ou du moins, des guets-apens. Manuel se sentait prêt à l'affronter, il était là pour elle.

Et puis il y avait les moments de remords. Vito passait la prendre parce qu'il savait qu'elle avait des problèmes d'argent. Il avait fait carrière dans une banque, dans son travail il était estimé et avec le

temps, il avait même commencé à jouer en Bourse. Moi, de l'argent, j'en ai, le chèque que je te fais n'est pas suffisant, il la suppliait, il y a aussi les enfants, laisse-moi les aider. Non.

Vers la fin du mois de mai, la violence et la rage de Vito étaient désormais incontrôlables, les signalements à la police n'avaient jamais de suite et n'en auraient jamais, dans cette situation, Vito perdait la tête, Carla ne l'avait jamais vu aussi violent et furibond, il n'y avait plus de cohérence dans ses colères, un rien mettait le feu aux poudres et pour la première fois de sa vie, elle avait commencé à avoir vraiment peur, y compris pour les enfants, je te tuerai comme un cochon et je tuerai aussi nos enfants.

Puis, à la mi-juin, quelque chose avait changé. Vito avait disparu pendant quelques semaines, et ensuite il s'était limité à des gestes d'intimidation comme appeler chez elle par l'interphone, la guetter dans la rue, lui téléphoner en pleine nuit, au bord des larmes et plein de rancœur ; un soir, il avait même rencontré Carla et Manuel qui rentraient du supermarché, ils bavardaient, Manuel portait les sacs les plus lourds, elle souriait et se passait une main dans les cheveux – une pute, une traînée –, et lorsqu'elle l'avait vu en bas de chez elle, enveloppé dans son paletot, le col relevé même si on était en juin, ses cheveux très noirs domptés par le gel mais un peu décoiffés par le vent, elle s'était sentie glacée d'effroi. Mais il s'était contenté de les regarder, un regard absent, deux yeux tellement vides que tu pouvais voir au travers, tu pouvais voir à l'intérieur de lui, les voitures qui passaient sous l'autopont, les lumières du glacier d'en face et même un bout du

périphérique Casilina. C'est lui, Carla avait donné un coup de coude à Manuel, allons-nous-en.

Manuel était gris de rage, il s'était tourné pour le regarder, Vito était figé sur place, planté sur ses jambes et le fixait. Manuel ! avait-elle crié d'une voix stridente, des pleurs dans la voix. Je t'en prie Manuel allons-nous-en, elle l'avait tiré et lui s'était tourné vers elle, Bouge-toi, Manuel, il va nous tuer, Personne ne te tuera, avait-il dit, il avait fait passer Carla devant lui et s'était dirigé vers l'immeuble, derrière elle, il avait déplacé un pied, du trottoir sur la rue, l'asphalte était déformé et avait tangué, Manuel avait levé les yeux au ciel et avait vu un troupeau de voitures passer à grande vitesse sur la voie surélevée, les phares qui brillaient contre les hauts réverbères et contre un ciel noir tirant sur le gris sale, sans étoiles, il avait baissé les yeux, avait posé l'autre pied devant le premier, avait regardé au loin la porte de l'immeuble de Carla. Il était resté avec elle toute la nuit, assis en silence, sans ciller, comme quelqu'un qui attend l'ennemi. Tant que je serai là, personne ne te fera du mal, Carla. Mais elle était folle d'angoisse, barricadée et épiant derrière les fenêtres comme pendant une guerre, toutes lumières éteintes pour mieux voir à l'extérieur, quand l'aube était arrivée elle avait regardé Manuel, hébétée. Est-ce que les amis de Vito – et ces amis étaient des amis de son père depuis des générations, ils montaient de Massafra exprès pour aider Vito – étaient en train de tramer une attaque en règle ? Mais personne ne s'était montré, et jusqu'à ce moment il n'était plus rien arrivé de particulier.

Ils mirent même un peu de musique, ça faisait si longtemps que Carla n'en entendait plus. Ils mangèrent, burent, trinquèrent avec le mousseux que Vito avait apporté pour l'anniversaire de Mara, "Qu'est-ce qu'il est bon", dit Carla, ils bavardèrent et rirent aussi, tous autour de la table de célibataire d'oncle Franco, tous serrés les uns contre les autres. "Elles sont bonnes les patates *fittes* !" Mara poussa dans sa bouche un petit tas de courgettes.

"Et maintenant, au lit", dit Carla après la chanson de bon anniversaire, le gâteau, souffle, le cadeau du père, une poupée qui était un peu trop moderne, il leur fallut une demi-heure pour comprendre comment elle fonctionnait, Mara l'emporta au lit, serrée dans ses bras.

"Moi je m'en vais, dit Nicola, j'ai rendez-vous avec Livia. Toi, Rosé, tu fais quoi ?

— Tu me déposes ?"

Vito aussi se leva et enfila sa veste, et ils étaient tous plutôt stupéfaits de cette soirée en famille sans cris et sans coups, Nicola et Rosa attendaient leur père sur le pas de la porte, tenant déjà leurs casques, ils regardèrent Vito et Carla rester un instant interdits car ils ne savaient pas comment se dire au revoir, des baisers sur les joues ? une poignée de main ? *ciao ?* Un frisson parcourut toute la famille, on ne savait jamais pour quelle raison Carla pouvait succomber sous les mains de Vito, le père était de dos, les deux aînés ne virent pas quels muscles il bougeait. Désormais, ils devinaient la rage de leur père rien qu'aux mouvements involontaires de son corps, Mara, dans la pièce voisine, murmura dans son sommeil, on entendit le bruit d'un grand bâillement. Puis le père se tourna vers ses deux enfants,

il souriait, pas un muscle de lui ne trahissait la haine ni même l'agacement.

"Pa'?" Rosa bâilla, la porte ouverte laissait entrer un peu d'air frais.

"Cia-o !" Nicola commença à descendre l'escalier.

Vito fit mine de rejoindre sa fille puis il s'arrêta, revint sur ses pas un instant, mais l'état d'alerte était passé, on voyait clairement que tout allait bien.

"Je t'attends en bas, pa', on va être en retard, dit Rosa. Nico doit aller chez sa fi-an-cée, scanda-t-elle, s'il arrive en retard à cause de nous, il va râler.

— Oui, attends-moi en bas une minute et j'arrive, comme ça on se dira au revoir comme il faut. On ne se voit jamais."

Nicola avait pris l'escalier en sautillant, il attendit Rosa qui descendait lentement, sur ses hauts talons, "Où tu t'en vas, hein ? À la chasse aux mâles ?" Nicola riait, Rosa souriait, "Occupe-toi de tes oignons, dit-elle. – Je pensais que ça irait beaucoup plus mal ce soir, hein, Rosé ?" Nicola leva la tête vers l'appartement d'oncle Franco, puis il regarda son téléphone portable. "Qu'est-ce que tu en dis, on s'en va ? On enverra un SMS à papa, je suis très en retard, Livia est sûrement en train de m'attendre, dit-il lorsqu'ils furent au rez-de-chaussée, il y eut le bruit de la porte d'entrée qui se fermait. – Je me demande combien de temps il faudra à maman pour tout ranger, c'est une sacrée maniaque", dit Rosa. Ils filaient à scooter, "Moi, je pense qu'en fait elle aime ça – Nicola se pencha pour mieux prendre un virage –, ça la détend", ils dépassèrent le dépôt des bus, le carrefour de Porta Maggiore, longèrent la gare de San Lorenzo, on était si bien à scooter, une fraîcheur inattendue s'étalait